





**ON THE BRINKS**

DU MÊME AUTEUR

Poussière tu seras  
*Fayard noir, 2009*

Redemption Factory  
*Fayard noir, 2010*

Sam Millar

# ON THE BRINKS

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)  
PAR PATRICK RAYNAL

ÉDITIONS DU SEUIL  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

COLLECTION DIRIGÉE  
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Pour les citations en exergue :

© William Faulkner, *Requiem pour une nonne*, Éditions Gallimard, 1988, pour la traduction française, cité p. 15 – © Julien Clerc, *Laisse faire la musique et danse*, Éditions Coïncidences, 2003, pour la traduction française, cité p. 43 – © Karl Marx, *La rumeur irlandaise*, « Projet de discours sur la question irlandaise », Éditions Champ Libre, 1970, pour la traduction française, cité p. 59 – © Richard Brooks, *Les Professionnels*, 1966, cité p. 111 – © Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Éditions de Minuit, 1952, pour la traduction française, cité p. 150 – © Tennessee Williams, *La Descente d'Orphée*, Éditions Atalante, 1992, pour la traduction française, cité p. 155 – © Tom Stoppard, *Rosencrantz et Guildenstern sont morts*, 1990, cité p. 167 – © *It's Alright, Ma (I'm Only Bleeding)* (Bob Dylan), 1965, Special Rider Music, avec l'aimable autorisation de Sony/Atv Music Publishing (France), cité p. 241 – © George Bernard Shaw, *La Profession de Madame Warren*, L'Arche, 2002, pour la traduction française, cité p. 263.

Titre original : *On The Brinks, the extended edition*  
Éditeur original : Wynkin de Word, Irlande

© Samuel Millar, 2009  
ISBN original : 978-1480084995

ISBN : 978-2-02-110701-2

© Éditions du Seuil, mars 2013, pour la traduction française

La présente édition a été établie à partir du texte augmenté,  
disponible en version numérique.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Je dédie On The Brinks à la mémoire de mon père, Big Sam, rebelle et anticonformiste dans le vrai sens du terme. Et à ma mère, Elizabeth. La part sombre a finalement disparu, et la rédemption nous a été accordée à tous les deux.*





# Prologue

Hollywood n'aurait pas fait mieux.

*Irish Voice*, New York

Les gardes de la sécurité ont dit aux policiers qu'ils avaient été surpris par des assaillants qui avaient, d'une manière ou d'une autre, échappé au système de sécurité sophistiqué. Ils ne pouvaient pas dire combien il y avait de voleurs... il semble qu'il s'agisse d'un des plus grands vols de l'histoire américaine.

*New York Times*, à la une

Quand je l'ai rencontré, plus tard cette nuit-là, il souriait, mains tendues, comme s'il me saluait pour la première fois de l'année.

« Ne dis pas un mot dans la bagnole, j'ai murmuré avec un sourire de bois, il y a des chances qu'elle soit sur écoute. »

On a descendu Lake Avenue, vers la plage, dans un silence complet.

Avant d'atteindre la plage, j'ai garé la voiture derrière une dune de sable, et j'ai sorti quelques Bud du siège arrière.

Pas trop loin de nous, un jeune couple assis sur une butte herbeuse mangeait des sandwichs gras en regardant les gens commencer à ramasser leurs affaires pour quitter la plage.

Il était tard, mais la chaleur était encore épouvantable. Une lune couleur chair pendait dans le ciel, accrochée comme un testicule hors de son sac. Les grillons devisaient paisiblement et les moustiques me bouffaient les oreilles pendant que je regardais calmement les vagues se briser. Une mouette planait sans effort en mourant de rire. Plus tard, je me souviendrais de l'Albatros dans le *Dit du Vieux Marin*<sup>1</sup>. Beaucoup plus tard, je me souviendrais d'une mouette à Long Kesh...

Quand nous avons été loin de toute oreille indiscreète, je suis revenu rapidement au sujet. « Ça te dirait de te faire un paquet d'argent ?

– De quelle taille, le paquet ? » a-t-il demandé prudemment en prenant une gorgée de Bud. Il avait toujours été du genre évasif.

« Un million, peut-être », j'ai dit nonchalamment en portant ma bière à la bouche.

La gorgée de bière heurta le fond de sa gorge et le fit cracher et tousser.

« Tu te fous de ma gueule ? il a demandé en s'essuyant le menton.

– Voilà notre cible », j'ai fait en m'agenouillant sur le sable.

Du bout du doigt, j'ai commencé à tracer une entaille profonde. Peu après, j'avais dessiné un plan grossier d'une vue en hauteur de l'immeuble en question, un assemblage de rectangles et de carrés. Je n'ai pas prononcé un mot. Même quand les vagues sont venues effacer doucement mon travail, je me suis tu, attendant qu'il disparaisse.

« Allons-y », j'ai fini par dire en brossant le sable collé à mon jean tandis que les vagues embrassaient la plage avant de se retirer comme un gosse chassé.

Lentement, nous avons marché le long de la plage en

1. Poème célèbre de Coleridge.

nous murmurant des trucs à l'oreille comme des amoureux à leur premier rendez-vous. Une vieille dame promenait son chien sans nous quitter des yeux.

Hochant la tête de dégoût, elle nous a regardés disparaître derrière les dunes vers ce qu'elle croyait être une rencontre aussi sexuelle que secrète.

Avec le temps, j'ai revu cette journée mouvementée, et j'ai compris que je m'étais bien foutu de sa gueule. Il y avait plus d'un million. Sacrement plus.

L'histoire américaine était sur le point de se faire, et j'étais celui qui allait l'écrire...



PREMIÈRE PARTIE

BELFAST, PUTAIN  
DE BELFAST



Le passé n'est pas mort. Il n'est même pas passé.

William Faulkner, *Requiem pour une nonne*

Et ceci aussi, (dit soudain Marlow) a été l'un des lieux ténébreux de la terre.

Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*





# 1

## La maison

L'espoir désespéré est espérance et n'a pas  
de fin

Déchets sans printemps et maisons sans ami.

John Clare, *Child Harold*

Ils te niquent, tes père et mère.

Ils le cherchent pas, mais c'est comme ça.

Ils te remplissent de leurs travers

Et rajoutent même un p'tit chouïa – rien que  
pour toi.

Philip Larkin, *Tel soit le Dit*

Je suis né à Belfast et j'ai vécu dans Lancaster Street, une rue dont les enfants les plus célèbres comptent le champion du monde de boxe John Joseph « Rinty<sup>1</sup> » Monaghan et l'artiste irlandais John Lavery<sup>2</sup>. Parmi les peintures les plus connues de Lavery, figure le portrait de Kathleen Ni Houlihan<sup>3</sup> sur les premiers billets de banque de l'Irlande libre ; sa femme, Hazel, avait servi de modèle. Après avoir quitté son humble demeure dans la rue, il ne tarda pas à devenir célèbre et il déménagea à Londres, où, par la suite,

1. Nom anglais du chien Rintintin.

2. Peintre irlandais (1856-1941) connu pour ses portraits.

3. Personnage mythique, emblème du nationalisme irlandais.

il prêta sa résidence somptueuse de Cromwell Place dans South Kensington à la délégation irlandaise conduite par Michael Collins pendant les négociations du traité anglo-irlandais en 1921. Après que Collins eut été tué, Lavery peignit son portrait, intitulé *Michael Collins, Amour de l'Irlande*. Cela en dépit des rumeurs qui disaient que Collins avait eu une liaison avec Hazel alors qu'il séjournait à Londres. Lavery était sans doute un assez bon compagnon pour Collins, mais ce qui est aussi sûr que les impôts, c'est qu'il n'en était pas un assez bon pour notre petite rue. Nous ne parlions jamais de cet homme talentueux pour la simple raison qu'il avait commis ce qui était pour nous le plus impardonnable des péchés en acceptant le titre de chevalier de l'Empire britannique. Pour une rue dont les trois quarts de la population mâle étaient emprisonnés sans procès, ou envoyés à Long Kesh après un procès spectacle infâme et sans jury, il est facile d'en comprendre la raison.

Depuis toujours, Lancaster Street était le théâtre de violences sectaires. Les bandes d'*Orangemen* encadrées par les flics l'attaquaient souvent, laissant habituellement sur le carreau de vaillants défenseurs de la rue. En septembre 1921, le *New York Times* rapportait en page 5 : NOUVELLE FUSILLADE DANS LES RUES DE BELFAST. *Un enfant meurt de ses blessures, ce qui porte le total à 18 morts.*

La rue avait été sans doute baptisée du nom d'une école et d'une méthode pédagogique quakers, mais ceux qui vivaient là préféraient l'histoire qui racontait qu'elle portait le nom de Burt Lancaster, le célèbre acteur américain dont les grands-parents étaient originaires de Belfast avant d'émigrer en Amérique.

Ma mère, Elizabeth, était une accro du boulot, perpétuellement en train de frotter et de nettoyer. Elle sentait toujours le Daz, un savon à la Javel et au crésol qui donnait à ses mains la couleur de la viande crue. Pendant que mon père, Big Sam, travaillait dans la marine marchande, elle

tenait une demi-pension de famille dont la capacité locative ne dépassait pas le chiffre un. Elle n'en avait jamais tiré un sou, que des dettes. Sa bourse en témoignait. C'était une bourse de prolétaire. Grosse. Grosse de la douleur des objets mis en gage et des reconnaissances de dette. Grosse, comme les ventres ballonnés des enfants mourant de faim dans l'Afrique lointaine.

La nuit précédant le départ en mer de mon père, ils se disputaient à propos de sa solitude et de son besoin de liberté.

J'ai rampé silencieusement jusqu'à la porte de leur chambre et j'ai collé mon oreille contre en espérant que personne ne m'entendrait. C'était ma façon d'avoir la conscience tranquille, et de la justifier par la provocation rationnelle d'un trouillard pris dans ses propres paralysies. La porte ne s'est jamais ouverte, et je me suis arrangé pour retourner dans mon lit, soulagé, redoutant la colère déformant leurs visages, sachant qu'ils m'auraient détesté pour ce que je savais.

Le lendemain, je revenais de l'école avec mon copain, Jim Kerr. On shootait dans une vieille balle trouvée sur la route.

« Je peux t'appeler après dîner ? demanda-t-il en dribblant.

– C'est moi qui t'appellerai, dis-je, craignant ce que penserait mon pote en découvrant ce qui m'attendait.

– Okay. N'oublie pas. » Il shoota dans la balle et courut après, en se prenant sans doute pour Geordie Best.

Quand j'entrai à la maison, ma mère était assise sur le divan, souriant étrangement dans le vague. Elle se pencha pour m'embrasser, mais je ne pus que la repousser, comme trahi.

« Tu as bu, ai-je accusé. Après tout ce que tu as dit ? »

Sa peau luisait dans la lumière d'un morne soleil, l'alcool remontait à la surface, suintait à travers ses pores. Elle sentait très fort la menthe – une odeur que j'en suis venu à redouter –, suçant vainement des bonbons pour camoufler l'horrible puanteur de feuilles mortes qui chargeait lour-

dement son haleine ; du brandy tout ce qu'il y avait de désespérément bon marché. Ça ne manquait jamais d'en faire une épave marmottante et sanglotante.

« Ton père rentrera le mois prochain, fils », dit-elle en s'essuyant nerveusement les mains couvertes de farine sur un tablier orné de moulins à vent et de jonquilles se balançant dans la brise. « Il n'a pas besoin de savoir que j'ai un tout petit peu bu, n'est-ce pas ? »

Elle bafouillait déjà. Bientôt elle se mettrait à pleurer en me disant combien elle se sentait seule, et combien mon père était à blâmer pour être si souvent au loin.

Je la haïssais chaque fois qu'elle était comme ça. Ne savait-elle pas combien c'était humiliant pour moi d'entrer en douce chez le marchand d'alcool, en espérant que personne – surtout mes potes – ne me repérerait ? Histoire d'ajouter l'insulte à l'injure, le type derrière le comptoir me faisait le clin d'œil tordu du gars qui sait et qui dit : « Le p'tit secret de ta maman est en sûreté avec moi, mon p'tit Sammy. T'en fais donc pas dans ta p'tite tête. » Ses mots étaient gluants, comme un escargot coincé en plein soleil. Des années plus tard, je me souviens encore de lui et de sa gueule de fouine, même s'il a disparu depuis longtemps de ce monde.

« Tu diras rien à ton père, répétait-elle, inquiète de mon silence.

– Laisse-moi tranquille. »

Elle souriait tristement, essayait un autre baiser, brûlant ma bouche de ses lèvres humides de brandy.

« Ne t'approche pas de moi, je criais en la repoussant sur le sofa. Je te déteste quand tu es comme ça. Je le dirai à papa quand il rentrera. »

Mais quand elle se couvrait le visage de honte en sanglotant, je savais que je ne le dirais jamais.

Je mettais mes mains sur sa tête en essayant de la consoler. « Ne pleure pas, maman. Je ne lui dirai rien. »



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 107737 ( )  
– *Imprimé en France* –

